

Eriksen, Thomas H., Christina Garsten and Shalini Randeria (eds.). 2014. Anthropology Now and Next: Essays in Honor of Ulf Hannerz. New York and Oxford: Berghahn Books. 324 pp. Hb.: \$110.00/£68.00. ISBN: 978 178238 449 6.

LUCILLE LISACK - Centre Georg Simmel, École des hautes études en sciences sociales (France) / Humboldt Universität zu Berlin (Allemagne)

Ce volume intéressant publié en l'honneur de l'anthropologue suédois Ulf Hannerz rassemble des contributions gravitant autour des méthodes d'analyse et des outils conceptuels développés par ce dernier. Dans une introduction claire et concise, les éditeurs retracent le parcours de Hannerz et ses principaux travaux, en soulignant tant les aspects novateurs – dans son usage de la notion de flux, son approche de l'ethnographie urbaine, son refus de la distinction entre l'Occident et le reste du monde comme ligne de démarcation entre sociologie et anthropologie – que ce qu'il doit à la tradition de la discipline. L'interview de Hannerz par Boyer qui clôt le recueil fait pendant à cette introduction et en reprend certains sujets : entre autres, la participation des anthropologues au débat public, l'importance de diversifier les langues dans lesquelles ils écrivent, les relations avec d'autres formes de savoir sur la société comme le journalisme.

Les douze articles réunis dans l'ouvrage forment une unité non par l'objet des études présentées – des think tanks de Washington à un village de potiers au Japon en passant par l'art contemporain en Côte d'Ivoire – mais par la récurrence d'outils analytiques et de concepts empruntés à Hannerz et développés de manière fructueuse, qu'ils soient abordés directement comme objet de réflexion ou qu'ils forment l'arrièreplan méthodologique des observations.

Les trois premiers chapitres (Eriksen, Moeran et Gingrich), proposent différentes perspectives sur les concepts de connections, de flux et de réseaux. Cette thématique est reprise dans le chapitre 12 par Pina-Cabral avec la notion d'écoumène (ecumene) empruntée à Hannerz et appliquée à ce que l'auteur nomme la « lusotopie ».

Un autre fil conducteur du volume repose sur ce que Hannerz appelle « studying sideways » : l'attention portée par les anthropologues à d'autres sources de savoir sur les sociétés : interprétations fournies par les acteurs eux-mêmes (Hansen), think tanks (Garsten et Stade), commissions de l'ONU (Stade), journalistes (Caglar), auteurs de romans (Wulff), réalisateurs (Caglar et Hansen) et artistes (Fillitz). Dans son article particulièrement intéressant sur les think tanks, Garsten soulève des questions essentielles dans la réflexion sur le rôle de la discipline anthropologique. Elle donne un compte-rendu passionnant de son terrain, en commençant par la question de l'accessibilité à l'enquête ethnographique et des modalités d'une enquête « multi-située » portant sur des réseaux, et non circonscrite à l'immeuble où sont logés les bureaux du think tank « Center for Global Development » qu'elle étudie. Revenant sur les conditions d'une étude anthropologique « sideways », qui tient compte de la « para-ethnographie » (Marcus et Holmes), elle pose la question du positionnement de l'anthropologue qui étudie des acteurs dont les activités ressemblent beaucoup à la sienne. Elle étudie ensuite le travail de « traduction » (translation, Latour) et de « créolisation » (Hannerz) opéré par les experts des think tanks pour adapter leur langage aux instances politiques auxquelles ils s'adressent dans le but de « transformer les idées en actions » (p. 79). Cette anthropologie de think tanks débouche ainsi sur une analyse des relations entre savoir académique et action publique, et plus généralement sur le fonctionnement de la démocratie libérale.

Une autre notion traverse de nombreux chapitres de l'ouvrage : celle de réflexivité. Tandis qu'elle constitue l'arrière-plan théorique de plusieurs auteurs, Boyer en fait l'objet de son chapitre retraçant l'histoire de la notion et ses différentes acceptions. Dahl place elle aussi la réflexivité au centre de ses

« réflexions dans la galerie des glaces ». Elle revient sur la prise en compte du positionnement de l'anthropologue par rapport à la société observée, soulignant que les étiquettes généralisantes de race, de classe, de genre et de sexualité, que l'anthropologue peut s'appliquer à lui-même pour définir sa situation dans une relation de pouvoir, ne suffisent pas. C'est surtout le bagage culturel, constitué de manière contingente au cours de la vie du chercheur, qui permettra de le situer dans des « flux de schémas interprétatifs » (p. 169) et des « réseaux de significations » (p. 168) qui peuvent varier d'un pays d'origine à l'autre, d'un individu à l'autre. Dahl aborde ensuite l'importance d'une attitude réflexive vis-à-vis des concepts analytiques employés : elle prend l'exemple du concept de « société civile », rappelle son contexte d'émergence dans la vague néolibérale qui a suivi la chute de l'URSS et la surévaluation du pouvoir de démocratisation des ONG. À partir de là, elle montre la nécessité d'être conscient des effets de mode terminologiques et du passage des concepts du domaine des sciences sociales à celui de la politique. Elle conclut sur la nécessité de « traiter nos concepts comme s'ils étaient exotiques » (p. 178).

Dans l'ensemble, ce recueil offre des perspectives variées qui apportent différents éclairages sur les concepts développés par Hannerz. Les articles prolongent et renouvellent ses réflexions d'une manière très convaincante.